

les immigrations arabes à madagascar. (1)

A. JULLY

En étudiant les coutumes et les idiomes parlés dans les différentes tribus de Madagascar, on acquiert rapidement la certitude que, sur une race primitivement homogène, parlant la même langue, une influence étrangère prédominante a agi d'une façon constante, et que, sur les côtes au moins, l'action des Arabes s'est exercée pendant plusieurs siècles. Quant à l'intérieur, il faut renoncer à y déterminer cette influence tant qu'une étude approfondie n'en aura pas mieux fait connaître les voies de pénétration. Mais la dénomination générale d'Arabes sous laquelle ont été rangées, jusqu'à ce jour, les fractions immigrantes nous a semblé exiger quelques recherches permettant de déterminer, sinon l'origine exacte de ces fractions et leurs dates d'immigration, tout au moins leurs différences essentielles caractérisées par les vestiges des établissements qu'elles ont laissés. Nous essaierons donc de reconnaître d'abord tous les points de la côte de Madagascar où il existe des établissements de ce genre, nous réservant ensuite, quand la collection de débris trouvés sur ces points permettra des comparaisons précises, de différencier les origines de ces ruines, au fur et à mesure des investigations. Il nous restera, en dernier lieu, à prouver que quelques tribus ont échappé à cette influence, parmi lesquelles celle des Tsimihetys, et à examiner la cause de cette exception.

Trois ouvrages mentionnent avec documents les immigrations arabes à Madagascar.

Flacourt, Histoire de la grande île de Madagascar (1658)

M. de V ... Voyage de Madagascar (1722).

Guillain, Documents sur l'histoire, la géographie et le commerce de la partie occidentale de Madagascar (1845).

S'il fallait en croire Flacourt, trois immigrations successives se seraient produites sur la côte Sud-Est :

La plus ancienne en date, celle des zafe - Ibrahim, habitants de l'île Sainte-Marie, que l'auteur suppose, "*ne connaissant Mahomet ny ses caliphes, et réputant ses sectateurs pour cafres et hommes sans loy, ne mangeant point et ne contractant aucune alliance avec eux, célébrant et chommant le samedi et le vendredy comme les Maures, n'ayant aucun non semblable à ceux qu'ils portent ...*", être passés en cette île à une époque reculée;

La seconde, pour laquelle il donne une date plus précise : "*les blancs nommés Zaferamini y sont revenus depuis cinq cents ans, soit vers le treizième siècle.*"

(1) - Première publication dans Notes, Reconnaissances et Explorations, 30 Avril 1898.

La troisième enfin, les zafecazimambou "n'y sont venus que depuis cent cinquante ans".

Peu de détails, du reste, sur la première immigration, évidemment ancienne. Beaucoup, en revanche, sur la seconde. Rahadzi et Racoube, petits-fils de Ramini, prophète, qui, par la jalousie des sectateurs de Mahomet, avaient été obligés de se réfugier à Mangadoné ou Mangaroro, une terre de l'Orient, après maintes péripéties de voyage, viennent échouer à Madagascar en deux flottes séparées. Celle du premier aborde dans la rivière d'Harangaravaka, près de Mananzari, celle du second, dans l'estuaire de Mangoro. Rahadzy, suivant les côtes, va jusqu'à Lamanoussi (probablement Fanivelona sur la rivière Sakaleona), où il s'établit et se marie avec la fille du chef. Racoube, lui, remonte la rivière Mananjary, passe à Homby, Sandrankanta, Manamboudou, Saafine, Somniga, Anachimoussi, Azouringhets, où il se marie à la fille du chef, et se retire à Bohits Andriana. Les descendances des deux frères portent le nom de Zaferamini. Remarquons que ce pays des Azouringhets, voisin des Anachimoussi, touche au Betsiléon, et que, sur la carte de Flacourt, figure le nom d'une autre peuplade Zaferanongs au pays de Famantara, voisine des Vohits Anghombes (Hovas); "où bien ce sont eux-mêmes ayant une très grande étendue de pays", dit-il lui-même. Quant à l'invasion des Zafecasimambou, qui vient opprimer et "ravaller" les Zaferamini, elle fut localisée dans le pays de Matatana, "envoyée, dit Flacourt, par le Califfe de la Mecque pour instruire ces peuples, il y a cent cinquante ans", soit vers le commencement du seizième siècle. De la côte Nord-Est, il n'est pas question dans l'écrivain du dix-septième siècle, qui avoue d'ailleurs n'avoir pas dépassé Antongil et parle seulement par ouï-dire des orfèvres de Boamaro, (Vohémar), dont quelques-uns ont émigré au pays d'Anossy.

Or, les ruines de l'embouchure de Mahanara, et les pièces d'or de Benavony sont venues prouver péremptoirement l'existence d'une ville ancienne. Se rattache-t-elle aux immigrations du treizième siècle ? La date des monnaies (Fatimités du XII^e siècle) semble l'indiquer. D'autre part, les débris de poterie ne ressemblent en rien à ceux de la côte Ouest, dont nous aurons à parler tout à l'heure ; nulle part, également, nous n'avons vu de puits semblable à celui de Mahanara, constitué en tubes de béton. La recherche des vestiges de la côte Sud-Est pourra seule permettre de faire ou de repousser un rapprochement difficile avec ceux de la côte Ouest.

Contentons-nous, en attendant, de mentionner l'opinion de M. de V.. "Les Blancs sont venus autrefois de Mazambique, située dans l'île de Prase, d'où ils furent chassés par le Tiran de Quiloë, qui, s'étant rendu maître de leurs biens et de leurs païs, les obligea, par ses persécutions, d'en sortir ; ils s'embarquèrent dans le dessein de chercher quelques isles inhabitées où leurs familles et eux puissent se retirer et fonder un nouvel établissement ; ils échouèrent en notre grande île, qui leur parut propre pour ce qu'ils méditaient ; ils n'eurent pas de peine à s'emparer des meilleures places, qu'ils occupent encore aujourd'hui, et ils s'y multiplièrent de telle sorte que leur nombre, en peu d'années, égala celui des naturels".

Il n'est pas question, dans cet exposé, du point d'atterrissage de l'immigration ; le point de départ seul est spécifié : c'est Mozambique. Cette remarque peut nous servir ultérieurement.

Examinons, en effet, la côte Ouest. Au Nord de la baie du Courrier, dans la baie d'Ampanisana, baie Jen^e Kison de la carte d'Owen, quelques vestiges de murailles attirent l'attention ; les indigènes les attribuent aux Antalaotras (hommes d'outre-mer).

Dans la baie de Mahajamba, en face du village de Longany ou Langany, sur

la petite île Mandza, quelques murs à demi écroulés se dressent sous les arbres. Dans son ouvrage, Voyage de découverte à la côte d'Afrique, (Londres 1835), Boteler signale ces ruines : *"La baie Majambo paraît avoir été habitée par des Arabes, vu que leurs tombes existent encore sur le sommet de la petite île située près de la passe. Des arbres se sont élevés au milieu de ces tombeaux noircis par le temps et qui ne seront bientôt que des ruines"*. Ultérieurement, un lieutenant de vaisseau publia une brochure sous le titre : *"Ruines de l'île Mandza"*. Nous l'avons eue entre les mains autrefois : elle contenait un plan des ruines où figuraient une mosquée et quelques rectangles de maçonnerie presque arasée. L'auteur, qui avait visité ces ruines, avait trouvé dans les décombres de la mosquée un plat, primitivement fixé à la clef de voûte, dont les débris avaient été emportés par lui et confrontés avec d'autres semblables. Ce rapprochement avait permis de l'attribuer à une époque antérieure au XVI^e siècle, croyons-nous, car l'ouvrage nous manque pour contrôler ce fait. Des indigènes de la région, consultés par nous, faisaient encore remonter l'origine de ces ruines aux Antalaotras.

Or, de conversations tenues avec les chefs Sakalaves de la Betsiboka, il résultait qu'il y avait sur l'île d'Antsoribory, dans la baie de Boina (Bouéni), des ruines anciennes, attribuées également aux Antalaotras. Quels étaient donc ces gens d'outre-mer, des Arabes certainement, à en juger par les descendants, dont les traits et le teint sont différents de ceux des indigènes ? Une visite à Boina pouvait seule nous fixer ; des guides et un pilote choisis nous menèrent à l'îlot de sable situé au fond de la baie, en face du village actuel. Au bout de quelques pas, nous tombons sur un champ de poteries ; le rivage de la mer lui-même en est encombré ; reliés par les huitres comme par un ciment, ces débris constituent de vrais rochers qui entourent l'îlot. Sous les arbres, les ruines d'une mosquée ; une fouille pratiquée en avant de la "cella" du sanctuaire fait trouver, à 1m20 sous terre, une petite marmite renversée, appuyée sur une pierre, dans laquelle des ossements d'un jeune chevreau sont mêlés à des débris de fer. Nous suivons le rivage, la brousse était trop épaisse, et à chaque pas, ce sont des anses de cruches de grandes dimensions, des fragments de grès vernissés, etc. A droite, dans le fourré, sont les tombeaux, nous dit le guide : nous nous trouvons en présence, effectivement, à 200 mètres du rivage, de cinq tombeaux de formes différentes en maçonnerie de chaux stucquée dont l'un dresse encore une élégante coupole terminée par un amortissement décoré ; elle a été soutenue par les racines adventives d'un grand banian, qui lui servent de pied-droit ; trois autres coupoles gisent à terre presque entières.

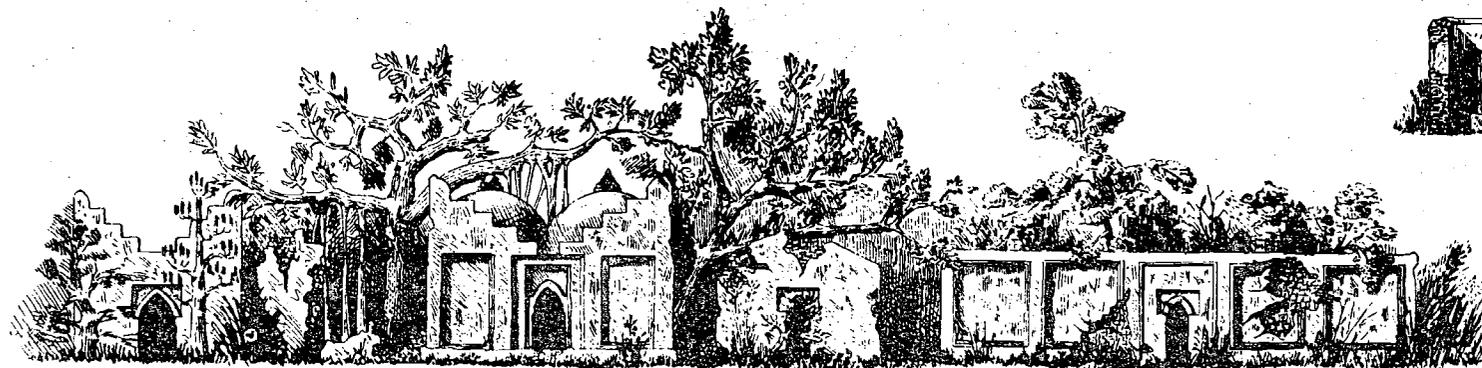
Dans la clef de la première, incrustés dans le stuc, j'aperçois les débris du plat recherché de porcelaine blanche avec dessins bleus, d'une composition heurtée, bizarre, sans formes apparentes, formée de parties plates et de traits pleins ou déliés. A côté, vers le Sud, un petit édicule ; plus loin, une enceinte de huit mètres présentant à l'intérieur une première cour et, dans la seconde, un sarcophage de 2m60. Vers le Nord, un premier tombeau entièrement en ruines, puis un second presque intact : partout des portes arquées et ornées de moulures. Dans le tombeau principal, deux larges poutres en croix devaient supporter les quatre coupoles : leur encastrement sur les murailles opposées est encore visible.

L'importance des tombes, leur décoration, prouvaient que nous étions en présence des restes d'une grande cité. Le guide Tumbo, d'origine antalaotra, consulté, nous fit le récit suivant, que M. L'Administrateur-adjoint Bénévent voulut bien m'interpréter :

"La ville de Boina a été fondée par les Antalaotras. Ceux-ci ne sont pas une race de Madagascar, mais des Arabes venus d'une île située du côté

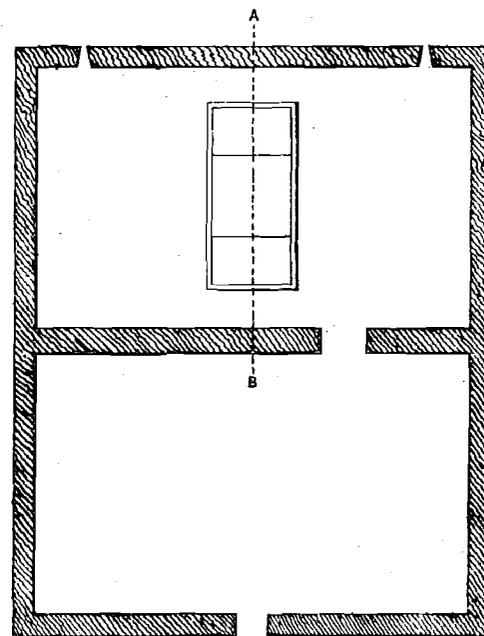
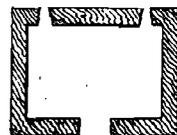
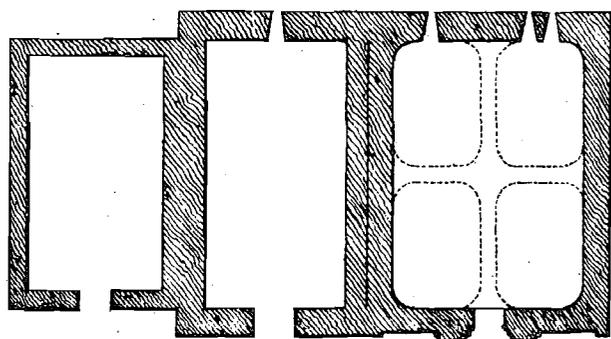
VILLE DE BOINA

— NECROPOLE —



Coupe suivant AB

ELEVATION



PLAN RECONSTITUE

des Comores. Cette île a sombré dans un ouragan de pluie et de vent : les habitants, réfugiés sur leurs boutres, ont fait voile vers Madagascar. Les uns ont été à l'Ouest, les autres au Sud. Il y en a qui ont été atterrir dans la baie de Mahajamba. Le Sultan, lui, est venu à Boïna. Ils avaient beaucoup de boutres, faisaient le commerce et étaient riches; ils firent une grande ville avec des fortifications. Ils restèrent longtemps ainsi, faisant le commerce, mais ils furent trahis par des gens de chez eux, qui prévinrent les Sakalaves de l'Ambongo. Il y avait alors deux sultans, Cambamba et Manafy. Les Sakalaves de l'Ambongo vinrent avec 250 pirogues (lakafia), surprirent la ville, tuèrent le sultan et une partie de sa famille. Quelques-uns purent s'en fuir avec des boutres, en emportant leurs richesses, et, quand ils furent au large, ils firent sombrer les boutres et périrent tous". Telle est la légende aujourd'hui connue des indigènes.

Or, dans la vieille carte faite par M. Robert en 1727, au Sud de la grande baie de Massali (baie de Majunga), figure une autre baie plus petite désignée sous le nom de Massali-le-Vieux.

D'autre part dans son ouvrage sur Madagascar, Robert Drury, délivré de l'esclavage où il avait été réduit dans le Ménabé, raconte qu'il visita en 1716 la baie de Mananbara ou de Bombotoke, où il ne fait mention d'aucune ville, tandis qu'il signale : *"une rivière un peu au Sud de cette dernière et à laquelle les navires arabes allaient une fois l'an"*. Il désigne ce point sous le nom de Massalège.

Que maintenant nous consultions l'ouvrage de Guillain, si laborieusement documenté, et la lumière se fait sur les établissements antalaotras ; si son récit n'est pas, sur l'origine et la fin, d'accord avec la légende, il est corroboré sur toutes les autres parties par l'existence même des ruines aux endroits indiqués. En voici les points principaux. Le Cheik de Boukdadi, situé aux environs de Bosra, nommé Hassani, ayant reçu un soufflet de son fils, préféra s'exiler plutôt que de mettre à mort le coupable. Il s'embarqua avec ses gens, ses esclaves et ses richesses, dans sept bateaux, sortit du golfe Persique, il se dirigea vers la côte orientale d'Afrique et y aborda au Sud de Mombaza. Il fonda, sur la rive gauche de la rivière, une ville nommée Pongani et laissa à sa mort deux enfants mâles, Cambamba et Amadi. Cambamba se transporta sur la rive droite de la rivière et fonda le village de Bouéni. A la suite de guerres dans le pays, ils partirent avec tout leur monde et se dirigèrent vers la terre de Kom'ri, nom que donnaient à Madagascar les navigateurs arabes de l'époque. La flotille atterrit près de l'île, à Ampan'hassi (Ampanisana), où les émigrants débarquèrent avec l'intention de se fixer. Ils y avaient déjà fait des constructions et élevé une muraille; mais, reconnaissant le terrain impropre à la culture, ils se transportèrent au Sud, d'abord sur l'île de Nossi Komba, ensuite abandonnée, puis à la baie de Mahajamba. Ils y fondèrent le village de Pongani (devenu Langany), placé sous l'autorité d'Amadi. Cambamba alla s'établir dans l'île de Makamby (à l'entrée de la baie de Boïna), où serait encore son tombeau. A sa mort, son fils Amadi alla s'établir avec ses sujets dans la baie même, sur une petite île (Antsaribory), puis également sur la terre ferme près du village d'Ambondro, où des ruines existaient encore. La ville fondée prit le nom de Bouéni, en souvenir de celle établie sur la côte d'Afrique. Amadi du Mahajamba avait eu pour successeur son fils Maikdadi, qui eut également pour successeur son fils, nommé Amadi. A sa mort, il laissa le trône à son fils Faki. Entre temps, les enfants de la soeur d'Amadi, Bakri et Ibrahim, étaient allés fonder l'un, le village de Kandranay, l'autre, celui de Baly, dans la baie du même nom.

Au moment de l'invasion des Sakalaves de l'Ambongo, sous la conduite d'Andriamandisoarivo, les Antalaotras, qui vivaient indépendants des chefs

indigènes, refusèrent de reconnaître son autorité. Pongani fut pris, Amadi tué, et ses sujets rejoignirent leurs compatriotes de Bouéni, ceux de Kandranj également. Toute la population se réfugia dans la petite île (Antsaribory), qu'on travailla à fortifier. Assiégés par les Sakalavas, ils profitaient la nuit d'un passage à gué pour s'approvisionner sur la terre ferme. Un des leurs fut surpris dans cette traversée : l'ennemi profita du chemin et tomba sur la ville, au soir où la population sans défiance chantait et dansait. Jugeant toute résistance vaine, ils se soumirent. Tel est l'ensemble du récit fait par Guillain.

En consultant les documents ultérieurs publiés par lui sur la chronologie sakalave, nous pouvons faire remonter à la fin du XVII^e siècle l'anéantissement de la puissance antalaotra par la prise de la ville de Bouéni, le fils d'Andriamandisoarivo, Andrianambouni, régnant en 1716 à Kandranj au moment où Drury sortait du Ménabé. Quant à la date de l'immigration que Guillain place vers la fin du XVI^e siècle, nous savons qu'au moment de la prise de la ville, Faki ou Vombi Faki régnait à Bouéni. Ce Faki est-il le fils d'Amadi, c'est-à-dire le petit-fils de Cambamba ? Nous l'ignorons encore. Telle doit être, dans ses grandes lignes, l'histoire des Antalaotras : c'est donc bien en présence de la ville de Boïna, capitale du royaume de même nom, antérieure à la ville de Majunga, fondée vers 1758, que nous nous trouvons dans l'île d'Antsaribory, et la côte Ouest, du cap Diégo jusqu'au Cap Saint-André, a été colonisée par des Antalaotras.

De là jusqu'à Tuléar, nous n'avons pas encore trouvé trace d'établissements arabes : nous signalons seulement à l'attention des voyageurs l'île d'Andriamioraka (ancienne île Grab), au Nord du cap Saint-Vincent, où existent de nombreux tumuli dont l'un, de forme pyramidale, semble porter une stèle à la pointe et sert de point de repère aux navigateurs.

Sur la côte proprement dite, il ne nous semble pas qu'il y ait eu le moindre établissement. Nous avons eu, du reste, la bonne fortune de trouver dans les archives de Sainte-Marie le mémoire sur Madagascar de Lasalle, compagnon de Benyowsky. Lasalle, après la mort du baron à Angontsy, parcourut l'île en tous sens et a laissé le manuscrit curieux de ce voyageur. Le 3 décembre 1788, il arrivait à Saint-Augustin, où régnait le roi Cambzoma. Il en repart le 11 *"et suit la côte aride et défendue par une forte barre de sable et plusieurs îlots qui s'étendent fort au large. Le 4 janvier 1789, il arrive à Majunga, capitale du pays des Cyclaves. Les Arabes y ont un établissement considérable pour protéger leur commerce avec les naturels. Ils doivent leur facilité d'y commercer à leur soumission aux lois de la reine (Vahiny)"*.

A ce moment, en effet, Majunga était fondée, la puissance Antalaotra ruinée et les banians poussaient déjà sans doute dans les ruines de Boïna (Bouéni), où reposent les sultans de Boïna.

Il est certain qu'une grande partie de la tribu Antalaotra échappa à la ruine de la ville, car vers 1716, Andrianamboani nomma sa fille Andriantananarivo reine des Antalaotras ; d'autre part, il y avait encore vers 1840, à Nossi-Bé, un chef des Antalaotras, nommé Abderrhamamben-Nouri, homme lettré, fort intelligent, qui affirmait qu'en 1742, sous le règne du Sakalave Andriamahatendy, son grand père était allé se marier à Bouéni, que les Antalaotras n'avaient pas encore quitté pour aller à Majunga. Dumaine, qui visite ce dernier port en 1792, y fait remonter l'établissement des Arabes à 34 ans : l'abandon définitif de Boïna a donc dû se faire vers 1750, et Andriamahatendy, qui régnait primitivement à Marovoay, doit être, comme le veut la tradition indigène, le fondateur de Majunga. Dispersion aujourd'hui

dans la population, les Antalaotras subsistent encore en fortes proportions dans les points voisins de leurs anciens établissements, principalement à Ampasindava, dans la baie de Mahajamba, et à Katsepé, dans la baie de Majunga. Leurs descendants, bien qu'aujourd'hui fortement métissés d'indigènes, ont conservé le caractère primitif de la race : ils sont d'ailleurs commerçants actifs et industriels. (1)

(1) *L'orthographe des noms malgaches a été établie conformément à la prononciation usitée dans la région où les documents ont été recueillis en suivant l'orthographe employée par les auteurs cités (A. Jully).*